

Adrien Klajnman \*

## Inquiétant retour à l'inquiétante étrangeté \*\*

Pour évoquer aujourd'hui ce qui angoisse, commençons par convoquer des images, plus précisément des motifs de fantôme, de maison hantée et de double. C'est une des voies suivies par Lacan au début du séminaire *L'Angoisse* : aborder le thème freudien, esthétique et clinique, de l'inquiétante étrangeté – avec l'idée d'accrocher l'objet et la structure de l'angoisse. Lacan revient souvent au texte de Freud intitulé « Unheimlich » et traduit par « L'inquiétante étrangeté ». Pas sans raison. Il est vrai que ce texte témoigne d'un certain art de Freud : celui de vérifier une catégorie clinique en regardant à côté, dans les arts ou la littérature. C'est manifeste chez lui. Il a le goût de l'esthétique. Mais Lacan n'est pas en reste de ce côté-là. N'en appelle-t-il pas constamment à des figures de la culture pour élaborer et faire entendre un savoir sur l'expérience analytique ?

J'ajouterai dans ce préambule que lorsque Lacan fait retour à Freud sur l'inquiétante étrangeté en particulier, ce retour n'est pas sans produire un petit effet d'inquiétante étrangeté. Remarquons que Lacan se laisse un peu hanter par Freud, le père mort, le commandeur de la psychanalyse. Son enseignement nous met en présence d'une sorte de spectre. Cela me paraît tout à fait bienvenu dans un propos sur l'angoisse ! Mais Lacan ne vise pas à angoisser les analystes avec ce spectre de Freud. Il le dit lui-même d'ailleurs. Si Freud a l'art de faire sentir l'angoisse à travers des œuvres, Lacan a, semble-t-il, l'art de la dissiper. Ne conjure-t-il pas la hantise du père mort par son désir propre, par sa recherche constante, par la place qu'il donne au manque dans son enseignement ? Le manque n'est-il pas la condition à partir de laquelle il cerne l'angoisse et précise son objet ? Lacan invente donc et centre son discours sur la structure, sur le ressort de ce qui angoisse. Ce qui n'est pas sans désangoisser !

Je vais me pencher d'abord sur le texte de Freud, « L'inquiétante étrangeté <sup>1</sup> », j'en viendrai ensuite à ce que Lacan invente, à son recentrage sur le ressort de l'angoisse.

1. Le texte de Freud décline une seule et même hypothèse : sous la figure de l'inquiétante étrangeté, l'angoisse est un rapport à l'inconscient. Elle serait même le signal de l'existence de l'inconscient. Le signe qu'il est là. C'est loin d'être négligeable pour Freud : croire en l'existence de l'inconscient, n'est-ce pas ce qu'on est en droit d'attendre de l'analyse telle qu'il la conçoit ? Telle n'est pas l'unique visée de l'analyse d'après Freud : pouvoir aimer et pouvoir travailler sont les deux autres. Quoi qu'il en soit, si elle a affaire à l'inconscient, l'analyse ne peut pas ne pas laisser une certaine place à l'angoisse. C'est pourquoi Lacan souligne drôlement, au début du séminaire *L'Angoisse*, que l'analyste doit s'en « arranger <sup>2</sup> », non la « mettre tout de suite dans l'armoire <sup>3</sup> ».

À la fin du texte de Freud, l'inquiétante étrangeté se montre dans l'angoisse que suscitent la psychanalyse elle-même et le psychanalyste en particulier. L'angoisse provoquée ne suffit pas à dire qu'il y a du psychanalyste. C'est évident. Mais manifestement, à l'époque de Freud, la psychanalyse et le psychanalyste, du seul fait d'évoquer l'inconscient dans les esprits, inquiètent étrangement. C'est l'analyste en agent des « forces occultes <sup>4</sup> », s'amuse Freud. Est-ce encore le cas aujourd'hui ? La psychanalyse angoisse-t-elle toujours ? Peut-être pas partout... Peut-être aussi n'y a-t-il que les analystes pour être angoissés par la psychanalyse et le psychanalyste. Il est possible que la psychanalyse angoisse dans certaines institutions : si on suit Freud, celles qui chassent la psychanalyse comme une sorcière ne montrent-elles pas que la sorcière les angoisse et, par là, qu'elles croient en l'inconscient sans le savoir ?

Pour caractériser le sentiment d'inquiétante étrangeté, Freud procède en linguiste. Il observe une inquiétante étrangeté d'abord dans le langage, dans le vocabulaire qui dit l'inquiétante étrangeté : le mot *heimlich*, « familier » en allemand, prend le sens de son contraire, *unheimlich*, « étrangement inquiétant ». *Heimlich* a donc un double inversé. Ça commence bien ! Par un dédoublement en son inverse dans les mots mêmes. Or, c'est ce point que le texte a la charge d'expliquer : l'angoisse que provoque un dédoublement qui opère en même temps un passage en son contraire. D'une certaine façon, tout est dit d'entrée sur l'inquiétante étrangeté par ce fait de langage. Mais il y a plus encore.

Dans le texte, Freud part, certes, d'une analyse du sens des mots *heimlich* et *unheimlich* et du sentiment d'étrangeté que provoque leur couplage, mais il ne manque surtout pas d'y revenir à la fin. Comme les écrivains de l'étrange dont il parle, sans trop attirer l'attention, Freud met en œuvre et suscite l'inquiétante étrangeté par la construction même de son

texte : ce qui *était* seulement, ce qui est là au départ – l’analyse du sens des mots – revient à la toute fin, comme d’un ailleurs. Toute la substance du propos est prise dans la trame même du texte, où se fomentent l’inconscient. Tel est le Freud artiste de l’étrange ou maître de l’occulte : comme dans l’attention flottante de l’analyste guettant l’inconscient, son procédé implique de ne pas trop fixer l’attention du lecteur sur l’insolite qui se présente. D’après Freud, cette attention basse sur l’étrange est capitale dans l’inquiétante étrangeté. Pour que ça puisse inquiéter, justement, sans effaroucher ou susciter l’effroi. On perçoit d’ores et déjà la condition pour être saisi par l’inconscient et par l’inquiétante étrangeté *dans* le texte. Comme dans un mot d’esprit, où l’attention ne saurait être fixée pour qu’il opère et prête à rire.

Comment alors *heimlich*, le familier ou la chose connue, devient-il *unheimlich*, c’est-à-dire angoissant en tant qu’étrangement inquiétant ? *Heimlich*, en son sens premier, c’est l’intime, l’apprivoisé, ce qui est de la maison et à l’aise. Mais le dictionnaire que consulte Freud fait basculer le sens d’*heimlich* vers le secret, le tenu caché, le dissimulé ou le clandestin. Puis ça vire au mystérieux, au secret, à l’amourette, qui devient le sournois, l’occulte, le ténébreux, le chuchoté, pour finir par le manifestement effrayant. *L’unheimlich* est là quand tout ce qui devait rester caché se manifeste. Quand ce qui est étranger, fermé au regard, cesse d’être étranger et paraît au grand jour. Le familier connu, lorsqu’il ressurgit, vire en son contraire et devient inquiétant. Telle serait la manifestation de l’inconscient pour Freud : le clos, secret et soustrait, refait surface. L’étrangement inquiétant est cet affleurement qui angoisse.

Freud l’observe dans les automates sans vie. Mais pas seulement. La folie est assurément en bonne place dans ce qui angoisse. Les manifestations de folie sous l’habituel inquiètent, parce que la folie dans l’autre ferait surgir non le lointain, mais le proche : la possibilité de la folie en soi-même. Un peu comme la violence des autres, d’après *Malaise dans la civilisation* : elle laisserait pressentir sa violence intime, celle qu’on sait avoir sans le savoir, en la croyant dépassée. Dans le même registre, l’homme au sable d’Hoffmann, celui qui arrache les yeux des enfants qui ne veulent pas dormir, ferait surgir l’angoisse de castration sous la perte d’organe. Ce serait donc toujours l’approche de l’inconscient qui produirait l’inquiétante étrangeté. D’après le commentaire de Freud, le double illustre encore mieux le retour du semblable et le passage en son contraire : un autre mal délimité ne peut être qu’un moi double ou dédoublé. Dans un contexte différent, le passage à l’acte d’Aimée<sup>5</sup> n’est-il pas présenté par Lacan dans ce registre ?

Aimée frappe une actrice, la réplique de la sœur aînée, l'image idéale d'elle-même, dans un effort désespéré pour atteindre cette image.

Ce thème de l'étrange répétition du semblable, Freud l'épingale également dans l'expérience commune. En revenant en chemin au même point, involontairement, on ferait résonner dans l'inconscient la croyance au destin mortel, au néfaste inéluctable - *idem* pour le retour d'un chiffre, qui pourrait annoncer l'âge de sa propre mort. Sans parler du vœu de mort d'un autre, pensé ou dit, qui se réalise sans qu'on le veuille. Dans ce catalogue obsessionnel classique, Freud décèle un automatisme de répétition démoniaque, un ancien pouvoir infantile des pensées, présent de nouveau sur le mode de l'inquiétante étrangeté. Ce qui angoisse sur ce mode serait donc l'intime refoulé qui se montre de nouveau, souvent associé à l'irréel ou au fantastique qui devient réel. L'étrangement inquiétant serait un fait familier que le refoulement aurait rendu autre. Comme la mort, il aurait dû demeurer caché et il a reparu.

Je finis avec l'inquiétante étrangeté du vagin d'après Freud : quoi de plus étrangement inquiétant, d'après lui, que ce familier, que cette porte de la maison d'où vient chacun ? C'est assez gratiné quand même ! Il est donc grand temps de passer à Lacan.

2. Avec le séminaire *L'Angoisse*, Lacan reprend les choses au commencement, chez le tout-petit, à partir de la formation devant le miroir de l'image propre. Lacan n'a de cesse de marteler que, dans l'opération où chacun forme et assume son image spéculaire, la parole de l'Autre intervient pour attester l'image. Mais il y a un reste dans l'opération, impossible à imaginer ou à symboliser par le langage. Quelque chose de présent échappe et reste insaisissable pour le sujet : tout l'investissement libidinal ne passe pas par l'image spéculaire. Tel est le point clef, par quoi on repère qu'il y a un manque, un blanc coupé de l'image propre constituée. Quelque chose d'investi autoérotiquement, au niveau du corps propre, ne se projette donc pas, ne s'investit pas dans une image.

On peut ainsi souligner qu'on se reconnaît imaginativement dans le miroir et qu'on est reconnu symboliquement par l'Autre, mais seulement de façon limitée. Parce que cette reconnaissance « laisse échapper quelque chose de cet investissement primitif qui est donné par le fait d'exister comme corps <sup>6</sup> ». C'est ce reste, insaisissable par l'image et innommable, que Lacan appelle objet *a*. Et c'est à la place de ce reste que peut venir se signaler l'angoisse. L'objet *a* est un objet manquant, trop proche pour être

vu. Plus on veut l'approcher, plus on est leurré, dérouté, et plus on fait consister l'image qui ne peut que manquer de cet objet.

Quand surgit donc l'angoisse ? Réponse pas sérieuse que je formule : quand une élève en cours de philo m'a demandé récemment : « Monsieur, c'est quoi exister ? » Là, angoisse ! Sa question rend bien présent ce qui ne peut que rester absent, ce fait premier d'exister comme corps animé et investi, dont il n'y a ni image pour le montrer, ni signifiant pour le dire. Quand surgit donc l'angoisse ? Réponse sérieuse de Lacan : quand surgit n'importe quoi à la place de ce qu'on ne saurait voir. Il n'y a en effet, par définition, pas d'image du manque. Donc, quand quelque chose apparaît là, « le manque vient à manquer », angoisse ! Lacan la distingue de l'anomalie <sup>7</sup>, qui n'angoisse pas. C'est quand toute norme manque que naît l'angoisse. Si toute norme manque en effet, il n'y a plus de place pour l'anomalie ou le manque de norme, et là commence l'angoisse. « Essayez d'appliquer ça à bien des choses <sup>8</sup> », recommande Lacan. Dans la clinique, une incertitude nouvelle sur l'existence de Dieu peut faire décompenser, car sans la norme divine plus rien n'est permis : angoisse ! En politique, la disparition de l'autorité congédie la place manquante ou vide pour engager le désir, le jeu politique ou la conquête du pouvoir : angoisse ! Socialement, les nouvelles normes langagières sexuées ou trans ne vont-elles pas dans le même sens ? Il faut des normes nouvelles, des mots nouveaux, sinon angoisse !

Le *heimlich* est donc la « maison » qui « est une absence <sup>9</sup> », dit Lacan, ce lieu de l'Autre où nous sommes, mais absents. Si se révèle présente ailleurs cette place absente, cette présence domine tout, s'empare de l'image qui la supporte. Et l'image spéculaire devient image du double, bascule dans l'inquiétante étrangeté. C'est pourquoi on devrait dire que le psychotique n'est pas envahi par les objets, mais capturé en dernier ressort par son image. C'est aussi pourquoi le sujet n'accède à son désir qu'à toujours se substituer à l'un de ses propres doubles. Aimée, encore, qui frappe ses doubles pour s'atteindre elle-même. Dans le conte d'Hoffmann, le héros guette la poupée qui a ses yeux, un double étrange donc. Dans la clinique, enfin, cette question posée : l'Autre pourrait-il aimer autre chose que le corps ? Faire consister l'image propre peut offrir un point d'appui privilégié pour suppléer au défaut de reconnaissance de cette image dans l'Autre.


Le ressort de l'angoisse ne saurait donc être le manque ou la perte qu'elle signifierait. C'est « à un niveau redoublé », précise Lacan : c'est « le défaut de l'appui que donne le manque qui angoisse <sup>10</sup> ». N'est-ce pas la possibilité de l'absence qui donne la sécurité de la présence ? On est loin de l'imminence qu'on va rentrer dans le giron ou être gavé par une mère qu'on


a tout le temps sur le dos. Lacan va donc ajouter une deuxième condition au ressort de l'angoisse : que le manque de manque soit sous l'effet d'une demande, qui est toujours un leurre, une demande d'autre chose. Toute demande du nourrisson, son cri, ne vise pas l'objet du besoin, se nourrir. La demande vise la place du désir, c'est-à-dire le désir de l'Autre, de la mère, pour accéder soi-même au désir, à l'alternance de la présence et de l'absence. L'angoisse ne survient-elle pas quand, à la demande, toujours fautive, est donnée une réponse qui n'est pas fautive, qui comble ? C'est tout l'enjeu des pulsions.


Je conclus sur l'insistance avec laquelle Lacan affirme que l'angoisse « n'est pas sans objet <sup>11</sup> ». L'objet *a* ne fonctionne qu'en corrélation avec l'angoisse. Dans le miroir, cette articulation renvoie au point précis où le visage et les yeux laissent surgir la dimension de notre propre regard. Au point d'où on voit et que l'on ne voit pas, où « le regard qui apparaît dans le miroir ne nous regarde plus nous-même <sup>12</sup> ». C'est bien l'inquiétante étrangeté, le moment du double qui m'échappe et devient contraire à moi, d'après Freud. Un objet autonome surgit dans le champ visuel et devient commun, échangeable. Quand ces objets autonomes entrent dans le champ où ils n'ont pas leur place – l'objet regard ici –, quand ils y apparaissent et deviennent reconnaissables : angoisse ! Le cas des sœurs Papin qui arrachent les yeux de leurs patronnes est ici exemplaire... Je m'arrête, c'est la moindre des choses, sur cet inquiétant retour des sœurs Papin !

*Mots-clés : angoisse, objet a, inquiétante étrangeté, manque.*


---

\* Pôle 14, Paris, Île-de-France, Champagne nord.

\*\* Ce texte reprend la séance du 3 février 2022 au séminaire Maison Blanche, « Qu'est-ce qui angoisse ? ».

1. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », dans *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 17.

4. [↑](#) S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », art. cit.
5. [↑](#) Évoqué lors du séminaire Maison Blanche sur le thème « Motifs du crime paranoïaque : une approche lacanienne », 2018-2019, Paris.
6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 74.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 53.
8. [↑](#) *Ibid.*
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 60.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 67.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 91.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 104.